

Regards sur une perruche

Romain Julliard

Chercheur au CERSP, Muséum National d'Histoire Naturelle, Paris

[Regard R2](#), édité par Anne Teyssède

Mots clés : Perruche à collier, biogéographie, écologie, niche écologique, adaptation, dynamique, changements globaux, préservation de la biodiversité, invasions biologiques, relation Homme-Nature.

La perruche à collier (*Psitacula krameri*), en expansion en Ile-de-France et ailleurs, est une de ces espèces qui deviennent cosmopolites à force d'introduction. Ornithologue amateur, ayant reçu une solide formation en écologie scientifique et aujourd'hui biologiste de la conservation, je suis amené à réfléchir sur cette espèce, à sa place et à ma relation à elle. Cette confrontation personnelle entre ces trois sensibilités a quelque chose de général qu'il me semble utile de partager ici.

Je me souviens précisément du jour où des perruches à collier sont apparues dans mon village, une commune typique du nord de l'Essonne. Un jour de septembre 2004, une demi-douzaine d'individus ont commencé à fréquenter les arbres les plus hauts de ce village de banlieue. Je pressentais bien qu'ils étaient les pionniers d'une installation pérenne. Après quelques semaines, l'observation devenait habituelle. Je me retrouvais ainsi soudainement et très directement confronté à une espèce exotique dans mon quotidien de naturaliste ornithologue. J'avais le sentiment qu'un changement irréversible venait d'arriver. Il y avait un avant, une avifaune locale vierge de perruche, et un après. Mon univers ne serait plus jamais le même. Aujourd'hui, mon malaise continue et je le trouve très semblable à celui causé par l'absence de certaines espèces qui ont complètement disparu de mon petit coin de chez moi : où sont passées les mésanges boréales qui devraient pourtant égailler cette ripisylve ? A nouveau, la marque indélébile d'un changement.



Personnellement, je n'ai pas besoin de justifier ce malaise par un argumentaire associé aux espèces invasives. D'abord, l'impact que pourrait avoir les perruches me paraît bien dérisoire dans mon environnement, qui rappelons-le correspond à une banlieue d'ortoir de la grande couronne parisienne : pas un mètre carré alentour n'a été remanié dix fois au cours des siècles et ce n'est pas près de changer.

Qui pourrait prétendre mesurer un effet de la perruche distinct des autres changements en cours ? Pas moi ! Non, c'est bien la présence de la perruche, en tant qu'altération d'un passé que j'ai connu qui m'affecte. De la même façon, c'est l'absence de la mésange boréale et de son chant qui m'importe, et pas le rôle qu'elle pouvait jouer dans cet écosystème.

En tant qu'écologue, mon regard est tout autre et de fait presque opposé. Le terme écologie vient d'une racine grecque signifiant « science de la maison ». On pourrait dire aujourd'hui « science de la niche ». Une grande part de l'écologie vise en effet à comprendre les interactions entre une espèce et son environnement, tant vivant que physique et l'introduction d'espèces exotiques nous offre cette formidable opportunité d'étudier comment une espèce se construit sa niche dans un nouvel environnement.

Mon malaise de naturaliste se transforme en fascination d'écologue : que font ces perruches ? Quels sont leurs liens sociaux ? De quoi se nourrissent-elles ? Comment partagent-elles leur temps entre vie de groupe et territorialité de couple ? On peut rapidement voir que la perruche dépend étroitement de grands arbres pour nicher et d'une grande diversité d'espèces d'arbres pour se nourrir : platane, catalpa, érable ornementaux ou non... bourgeons, fleurs, akènes, toutes les études convergent pour souligner la dépendance de cette espèce à une diversité de ressources qui varient d'un mois à l'autre, mais sans interruption. Sous nos climats tempérés, on ne trouve ce cas de figure que quand un grand nombre d'arbres ornementaux sont présents, c'est-à-dire typiquement, dans les parcs urbains.

L'écologie voit donc avant tout une nouvelle espèce dans un nouvel environnement qui exploite, au petit bonheur semble-t-il, des ressources localement et temporairement abondantes sans vraiment les épuiser d'ailleurs. J'ai bien conscience d'aller à l'encontre de mon regard de naturaliste. D'une espèce qui n'a rien à faire là, je lui donne une place où au contraire, elle a tout à y faire : puisqu'elle prospère, la perruche occupe une niche disponible. (Ce n'est pas une démonstration, c'est une définition !)

La biologie de la conservation est une science qui participe au développement d'outils et de concepts pour répondre de façon cohérente aux attentes de la société pour ce qui concerne la biodiversité. On peut comparer son rôle pour le gestionnaire et la nature à celui de la recherche médicale pour les médecins et leurs patients. Trois objectifs majeurs structurent cette discipline : sauver la biodiversité menacée, concilier activités humaines et biodiversité de manière durable et s'assurer que les enjeux autour de la biodiversité sont partagés par le public.



© Anne Teyssèdre

Que devient la perruche dans cette grille de lecture ? Il ne s'agit plus seulement de considérer sa place dans une liste d'espèces autochtones, ou la niche écologique qu'elle occupe, mais aussi sa place dans la Cité. Il faut répondre aux trois questions en même temps : la perruche menace-t-elle/ favorise-t-elle la biodiversité ? La perruche altère-t-elle/ rend-elle des services écologiques ? La perruche est-elle un médiateur ou au contraire un facteur de

confusion pour promouvoir les enjeux autour de la biodiversité ?

Mon regard, dès lors, ne se porte plus sur la perruche mais sur mes quelques milliers de voisins qui ont vu comme moi leur environnement envahi par un nouveau venu. Et là, pas besoin d'une longue enquête pour voir que l'intruse ne passe pas inaperçue! Tout le monde la voit, tout le monde en parle. Deux types de réactions dominant : "qu'est-ce que ça signifie ?" et, majoritairement, "une espèce de plus, c'est enrichissant". Comme pour les naturalistes, le changement inquiète, mais le public fait en même temps preuve d'un bon sens qui m'interpelle : ces parc urbains, ces jardins privés n'ont après tout pas pour vocation première de sauvegarder la biodiversité mais d'offrir un peu d'espace de nature aux citoyens. Et dans ce contexte, qu'une espèce aussi spectaculaire que la perruche s'y sente bien apparaît comme une valeur ajoutée. Je ne serais pas surpris que certains de mes voisins fassent de la perruche le petit plus qui égale la promenade dominicale au même titre que donner du pain à des canards...

Le trouble est profond... le public peut-il se tromper à ce point ? Il se trouve qu'à peu près en même temps que la perruche, le pic noir a lui aussi colonisé les alentours de chez moi. Aux yeux des promeneurs, le pic noir devrait rencontrer le même succès que la perruche, et c'est seulement sa faible abondance et sa discrétion qui font qu'il passe inaperçu. Imaginons cependant, qu'à la place des perruches, ce soit le pic noir sur lequel mes voisins s'extasient. Personne n'y trouverait à redire, bien au contraire ! Mais ne nous leurrons pas, pour le promeneur, pic noir et perruche sont probablement appréciés pour les mêmes raisons : leur caractère spectaculaire et exotique dans ce coin de nature aménagé pour les humains. Pourquoi mon regard de naturaliste y décerne-t-il une différence qui fait que l'arrivée du pic noir est réjouissante et celle de la perruche inquiétante ? Pourtant l'"impact" du pic noir sur l'écosystème est autrement plus évident que celui de la perruche... Que dirait-on de la progression du pic noir si les premiers individus s'étaient échappés de captivité ? Et en quoi le pic noir est-il moins exotique que la perruche à collier dans ce parc périurbain ?

Et si le public avait raison d'apprécier cette perruche pour ce qu'elle représente d'une nature obstinée face à la volonté consciente ou inconsciente de notre société de vouloir la régenter selon des normes plus ou moins avouables. Après tout, ça fait un bout de temps que les ancêtres des perruches d'ici se sont échappés de leurs cages, de même que cela fait longtemps que les ancêtres des pics noirs ont quitté leurs vieilles forêts vosgiennes. J'envie presque le public de pouvoir porter ce regard sans a priori sur ce bel oiseau et pouvoir l'apprécier sans arrière-pensée.

Peut-on s'arrêter à cette opposition entre la nature des naturalistes et celles des promeneurs ? Pourquoi ne pas introduire dans le débat l'émerveillement de l'écologue et profiter de cet événement extraordinaire d'une espèce se créant une niche écologique pour se tourner vers l'avenir ? La biodiversité va être fortement chahutée dans les prochaines décennies. Le seul réchauffement climatique devrait conduire au renouvellement de la moitié des espèces en un point donné. Ce que vit la perruche à collier aujourd'hui, c'est ce que devra vivre une grande partie de la biodiversité demain. Ainsi, cet oiseau a quelque chose à nous apprendre sur les mécanismes de colonisation, mais surtout, il est aussi le signe optimiste que face à un environnement toujours plus perturbé, la nature sait trouver des solutions.

'Regard' [R2](#) publié par la Société Française d'Ecologie ([SFE](#)) le 25 septembre 2010, suivi d'un débat en ligne :

<https://www.sfecologie.org/regard/regards-2-julliard/>

Regards et débats sur la biodiversité :

<https://www.sfecologie.org/regards/>
